

Un Z qui ne veut pas toujours dire Zorro...

Je suis envoûtée par les mystérieuses et savoureuses circonvolutions dans lesquelles se dévoient certaines légendes familiales. A la manière du "téléphone arabe", un élément réel, tangible sur un ancêtre est susceptible, au fil des générations et à la faveur d'interprétations plus ou moins audacieuses, de devenir une histoire qui, pour autant qu'elle ait encore une queue ou une tête, n'a plus rien à voir avec celle édictée initialement.

C'est ainsi qu'est née la légende familiale selon laquelle **"nous aurions des origines espagnoles"**. Ay caramba ! On en veut pour preuve un teint particulièrement mat qui a traversé les générations et a permis pour un certain nombre d'entre nous de sérieuses économies de crème solaire (en tout cas à partir de 1936, année marquant le début d'une commercialisation massive de ce produit !)... Une chevelure très noire aussi (avant de devenir prématurément blanche du fait d'un bug génétique) et accessoirement frisée, qui donne, on doit bien l'admettre, un air pas (du tout) tibulaire mais un peu ibérique quand même ! Jugez-en par vous même :

Voici notre grand-mère paternelle dans les années 1920 ; elle avait alors presque 30 ans.







Et là, notre père en 1946. Il avait 17 ans, mais en l'occurrence, il avait l'air très sérieux (contre-référence au poème de Rimbaud)...





Donc, oui, il y a quelque chose ; en tout état de cause, on est bien loin de la lignée des vikings normands... De plus, si

origine espagnole il y a, elle vient assurément de la branche maternelle (AYMONIER) car notre grand-père (MAÎTRE) était plutôt bien typé "jurassien du grand nord", si vous voyez ce que je veux dire...

Voilà pour le côté tangible des choses... Et à côté de ça, rien qui puisse venir étayer l'hypothèse d'une **filiation espagnole** : aucun récit transmis de génération en génération sur un quelconque conquistador qui aurait découvert le Pacifique, pas d'accent castillan niveau "fluent" à mettre en valeur sur un CV, ni d'aptitude particulière à danser le flamenco, histoire de briller en société...

J'ignore à quel moment les théories se sont quelque peu emballées... Toujours est-il qu'on a cru bon un beau jour (mais lequel ?) d'exhumer le souvenir d'une certaine **Julie Françoise MARTINEZ**, qui n'était autre que la grand-mère de notre jeune Bernard. En voilà un nom typiquement espagnol qui sent bon les tapas et le chorizo ! Alors, tiens... "on n'a qu'à dire" que nos origines espagnoles viennent des MARTINEZ...

Et comme de surcroît, dans cette famille élargie, on colporte une sombre histoire de **colporteur** qui aurait épousé une de nos ancêtres, on pourrait, par un raccourci digne des plus vils clichés nationalistes, l'intégrer dans la paella pour que l'histoire se tienne un peu...

Et c'est ainsi que de manière souvent répétée, un peu déformée et régulièrement amplifiée nous a été servie la théorie d'hypothétiques origines espagnoles qui viendraient d'un banal colporteur prénommé MARTINEZ...

Mais, justement, l'histoire, énoncée de cette manière, ne se tient pas du tout... Voyons pourquoi...

Déjà, les MARTINEZ faisaient partie de la branche des MAÎTRE (notre grand-père), et non des AYMONIER (notre grand-mère). De plus, on ne peut trouver plus désespérément jurassiens que nos MARTINEZ, originaires du Grandvaux (Haut-Jura). On reparlera

de cette attachante dynastie de commerçants dans un prochain article mais il faut retenir que dans le Jura, qu'il soit suisse ou français, *les noms de famille terminés par "EZ" n'ont rien à voir avec l'espagnol, la lettre "z" étant purement ornementale* (1). Elle remplaçait souvent le é fermé, et de fait, selon l'époque, on retrouve ce patronyme orthographié MARTINÉ, et aussi MARTINE.

Le colporteur, quant à lui, appartenait bien à la branche AYMONIER puisqu'il a épousé une de nos ancêtres nommée Emmanuelle GILLARD. Lui-même s'appelait Claude BARBIER et était ... savoyard ! Par conséquent plus vraisemblablement italien qu'espagnol, s'il fallait vraiment lui trouver une origine étrangère. (cf l'article [Colporteur espagnol et téléphone arabe](#) consacré à ce personnage haut en couleur).

Donc, rien à voir non plus... Et voilà, badaboum (ou plutôt i cataplum !), en deux coups de cuillers à gazpacho, on a déglingué le mythe familial savamment échafaudé au fil des siècles. Est-ce à dire que je tiens pour pipi de chat ces légendes qui nous sont transmises et souvent déformées à l'envi ? Eh bien non ! Figurez-vous que c'est tout le contraire : j'aime l'idée que dans les récits qui arrivent jusqu'à nous, il y ait des imprécisions, des édulcorations, des nébulosités, de l'emphase, des exagérations, des réserves, des rodomontades et des galéjades. Que derrière les histoires familiales, on sente avant tout l'aspect humain et le vécu, avec tout ce que cela comporte comme failles, imperfections et hiatus. Car c'est cela qui donne un caractère **attachant** (au sens propre comme figuré) à nos racines.

J'irais même plus loin : d'une certaine façon, on en a rien à faire que les souvenirs qui restent de nos ancêtres ne soient pas tout à fait exacts. L'important, en fait, **c'est qu'ils existent et qu'on en garde trace**. Personnellement, je redoute le jour où plus personne ne sera capable de se remémorer le parcours de ceux qui l'auront précédé. Et qu'en lieu et place de notre justicier masqué quasi-espagnol Zorro (2), on ait

plus comme référence qu'une kyrielle de héros japonais et/ou interstellaires, aseptisés, robotisés et incolores.

Alors ne nous laissons pas de raconter à nos enfants et petits-enfants (voire plus si affinités) des histoires sur leurs grands-parents et arrière-grands-parents (idem), que celles-ci soient vraies ou pas, ou même cousues de fil blanc... Quelle importance ? Il convient juste de ne pas oublier que comme toutes les attaches, celles qui nous relient à nos ancêtres méritent d'être soignées et entretenues au risque de disparaître à jamais. (que voilà une conclusion digne d'elle-même !)

(1) Quelques noms de famille et noms de lieux jurassiens / P. Henry, L'Hôta (no spécial), 1998

*(2) l'histoire de **Zorro**, alias Don Diego de la Vega, ressort aussi d'une légende, inspirée d'une histoire vraie et qui a aussi traversé plusieurs générations. Celle du célèbre bandit Joaquin Murieta (1830-1853), qui, avec sa bande armée, terrorisait toute la Californie du Nord, mais dont la mémoire a été édulcorée au fil du temps pour devenir le personnage noble et généreux qu'on connaît. (cf Zorro : au delà du personnage de légende in Historia – <https://www.historia.fr/histoire-du-monde/europe-de-l-ouest/zorro-au-dela-du-personnage-de-legende-2057421>)*

Misère et boule de gomme

Dernièrement, j'ai eu l'occasion de retourner aux archives départementales du Jura, à Lons-le-Saunier, histoire de sonder un peu plus l'histoire, en l'occurrence celle de notre grand-père paternel, Raymond MAÎTRE. Souvenez-vous : c'est celui qui

n'a pas eu de chance dans sa vie (à part celle d'avoir été notre ancêtre !), à tel point qu'il y a mis fin, de manière aussi délibérée que soudaine... Dans un précédent article intitulé La poisse..., je décris comment il s'est retrouvé orphelin de père en 1902, alors qu'il n'avait que 9 ans. A l'époque, il avait encore un frère et deux soeurs (3 étaient déjà morts à la naissance). Six ans après, en 1908, sa soeur aînée meurt, suivie du grand frère et de la petite soeur en 1910. Raymond est alors âgé de 17 ans. Comme famille proche, il ne lui reste plus que sa mère et sa grand-mère, ainsi qu'un oncle disparu à Paris, après avoir été condamné dans le Jura pour avoir battu son ex-femme (cf l'article Un ancêtre encombrant)... Qui plus est, le jeune Raymond est affecté depuis la naissance d'une paralysie de la hanche, ce qui l'empêche de sauter comme un cabri et accessoirement de participer aux travaux de la ferme... On imagine bien la frustration pour lui, si ce n'est l'humiliation, en tant que seul homme survivant, de ne pouvoir subvenir aux besoins des siens. La seule chose qu'il pouvait faire, c'était de mettre toute son application dans les études. Ce qu'il a fait et bien fait puisqu'il est devenu professeur de lettres à Besançon à l'âge de 20 ans.

On ne choisit pas sa famille... (1)

Et c'est heureux, car on se priverait alors de toute la diversité et de la richesse de tempéraments, d'opinions, de parcours de vie, d'expériences ou de fantaisies qui la composent... Dans la même lignée (c'est le cas de le dire !), on ne choisit ni ses ancêtres, ni leurs descendants, et on peut être surpris après quelques générations de se découvrir des cousins certes éloignés, mais pas forcément désirés !

En dents de scie

1919... une année qui sonne comme l'an neuf après une guerre meurtrière qui aura duré 4 ans et engendré en France près de 600'000 veuves et 986'000 orphelins. Elle, elle a 27 ans et le regard fier d'une qui ne s'en laissera plus conter, des cheveux noirs -avant qu'ils ne blanchissent prématurément- et le maintien d'une madone avec ce je ne sais quoi d'espagnol, dont l'origine n'a à ce jour pu être identifié généalogiquement parlant. Bon sang ne sachant mentir, ou alors très mal, je trouve également beaucoup de traits communs avec mes cousines et avec ma sœur...

Colporteur espagnol et téléphone arabe

Vous le savez : cela fait quelques décennies déjà que je suis entrée en généalogie, comme d'autres entrent en religion. Au fil de mes investigations, enquêtes, et des résultats obtenus (car oui, la plupart du temps, je cherche, mais parfois aussi... je trouve !), je me suis aperçue que tout souvenir issu de la mémoire familiale, même le plus infime ou le plus farfelu, contient sa part de vérité et mérite qu'on s'y intéresse. En effet, la mémoire est fiable, mais elle a l'habitude, pour alléger notre quotidien, d'évacuer les aspects contraignants ou douloureux du passé, pour restituer une version enjolivée, plus supportable et dicible.

Les gueules cassées (1)

Tout dernièrement, j'ai lu avec grand intérêt La Chambre des officiers de Marc Dugain. L'auteur y raconte l'histoire de son grand-père, Adrien, jeune officier du Génie, qui lors d'une opération de reconnaissance au tout début de la guerre est défiguré par un éclat d'obus. Il devient alors une gueule cassée. « Il ne connaîtra pas les tranchées boueuses, puantes et infestées de rats. Il ne connaîtra que le Val-de-Grâce, dans une chambre réservée aux officiers, pièce sans miroir où l'on ne se voit que dans le regard des autres. Adrien y restera presque cinq ans pour penser à l'après, pour penser à Clémence qui l'a connu avec son visage d'ange » (extrait de wikipedia).

Chez moi, cette lecture a inévitablement fait écho avec celle de l'excellent Au-revoir là-haut de Pierre Lemaître, contant l'histoire d'Edouard Péricourt, une autre gueule cassée.

Pour autant, je ne pensais pas avoir l'occasion d'évoquer le sujet dans ces lignes car à ma connaissance, nous n'avons pas eu d'ancêtre à qui cela soit arrivé. Quand bien même : rares sont ceux qui ont trouvé le courage d'en livrer un témoignage personnel. Et pourtant...

Les gueules cassées (2)

Après la guerre, malgré son handicap (il a perdu un œil), François BEAUQUIS reprend ses études. C'est à ce moment-là qu'il a dû croiser le chemin de notre grand-père, Raymond MAÎTRE, soit en leur qualité d'étudiants (notre grand-père

fut immatriculé à la Faculté des Lettres de Besançon de 1922 à 1926), soit de jeunes professeurs à l'Institution Saint-Jean, Square Castan.

Les gueules cassées (3)

INFOGRAPHIE : Bilan humain de la 1ère guerre mondiale – Gueules cassées

L'affaire du chapeau...

Jusqu'à maintenant, nous avons présenté dans ces colonnes des faits certes pesants pour ceux qui les ont vécus mais qui ne portaient pas à conséquence pour notre génération. Quelle aubaine pour ceux qui n'auraient pas compris que nous portons en nous une bonne part de ceux qui nous ont précédé ! Cependant, il est grand temps de passer à la vitesse supérieure et d'aborder une affaire susceptible d'affecter les descendants de la lignée jurassienne de manière irréversible. J'ai nommé : l'affaire du chapeau...

De la disparition d'un

patronyme...

Aujourd'hui on va parler patronyme. En particulier, d'un de ceux qui a disparu des radars en moins de temps qu'il ne faut pour le dire... enfin, en le disant lentement car cela a quand même pris 2 siècles ! Mais une paille à l'échelle d'une généalogie qui s'inscrit dans la durée...

Ainsi, Marie Joséphine, notre arrière-grand-mère maternelle, était la dernière porteuse d'un nom qui n'existe plus aujourd'hui, celui des TOURLAQUE (orthographié aussi TORLAC au XVIème et XVIIème siècle).